

DISSERTATION

N° 164.

SUR

QUELQUES PLANTES VÉNÉNEUSES

INDIGÈNES,

QUI SONT LE PLUS SOUVENT CONFONDUES AVEC
CERTAINES PLANTES ALIMENTAIRES ;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 14 août 1816 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ,*

PAR ETIENNE-RENÉ GENOUVILLE, de Paris ,

Département de la Seine ;

Ex-Officier de Santé des hôpitaux militaires ; Membre de la Société
d'Instruction médicale , et Elève de l'Ecole pratique de Paris.

..... *Nimium ne crede colori.*

VIRG. , églogue 2 , vers 17.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue des Maçons-Sorbonne , n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examineur.*
M. DUMÉRIL, *Examineur.*
M. DE JUSSIEU, *Examineur.*
M. RICHERAND, *Examineur.*
M. VAUQUELIN, *Examineur.*
M. DESORMEAUX, *Président.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE,

Qui n'a rien négligé pour mon instruction.

Comme un faible témoignage de ma reconnaissance.

E. R. GENOUVILLE.

MON PÈRE,

Qui n'a rien négligé pour mon instruction.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

Comme un faible témoignage de ma reconnaissance.

E. A. GRIGNANIER.

EXPOSÉ

DU PLAN SUIVI DANS CETTE DISSERTATION.

Je me suis proposé d'indiquer les moyens de prévenir les accidens causés par les méprises qui se commettent souvent en prenant la plante vénéneuse pour celle dont on se sert journellement comme aliment ; ce qui est dû , pour l'ordinaire , à la grande ressemblance qui existe entre elles.

J'ai donc recueilli des observations d'empoisonnement par chaque plante en particulier, autant pour faire connaître les symptômes occasionnés par chacune d'elles, que pour montrer combien ont été fréquens ces empoisonnemens. J'ai ensuite fait successivement la description de la plante vénéneuse et de la plante alimentaire, afin qu'on puisse les comparer, connaître comment elles se ressemblent et comment on a pu les confondre ; j'ai ensuite indiqué les caractères tranchés par lesquels ces plantes diffèrent essentiellement , afin de prévenir toute espèce d'erreur ; j'ai indiqué quels sont les symptômes généraux qui caractérisent l'empoisonnement causé par les différentes classes de plantes vénéneuses ; j'ai tiré ces symptômes d'un très-grand nombre d'observations prises des auteurs les plus recommandables, tels que *Vicat*, *Bulliard*, *Paulet*, *Mahon*, *M. Fodéré*, *M. Orfila* et plusieurs autres.

J'ai indiqué ensuite ce que l'on a remarqué dans les cadavres des personnes mortes à la suite de ces empoisonnemens ; j'ai exposé le traitement qui convient dans l'empoisonnement causé par chaque classe de végétaux vénéneux, et enfin, lorsqu'il a été nécessaire, j'ai fait mention des modifications que ce traitement exige suivant l'espèce de plante qui a produit l'accident.

A l'exemple de *Vicat*, de *M. Fodéré*, etc., j'ai divisé en trois classes les plantes vénéneuses dont il est parlé dans cette dissertation. Dans la première se trouvent les poisons *narcotiques* ou *stupefians* ; dans la seconde, ceux qu'on a appelés *âcres* ou *rubéfians* ; et dans la troisième, ceux qui sont connus sous le nom de *narcotico-âcres*.

Je me suis trouvé forcé d'entrer dans des descriptions un peu minutieuses des plantes vénéneuses particulièrement ; mais peut-on donner trop d'étendue à la description de végétaux, qu'il est si important de faire connaître, afin d'empêcher qu'à l'avenir on les confonde encore avec les plantes alimentaires ?

DISSERTATION

S U R

QUELQUES PLANTES VÉNÉNEUSES

INDIGÈNES ,

QUI SONT LE PLUS SOUVENT CONFONDUES AVEC CERTAINES
PLANTES ALIMENTAIRES ;

Des Empoisonnemens par les végétaux en général.

ON peut donner le nom de *poisons végétaux* aux plantes qui, prises à l'intérieur ou appliquées à l'extérieur du corps vivant, peuvent, par leurs propriétés délétères, irriter, enflammer, détruire le tissu des organes, ou porter leur action sur le cerveau, le système nerveux ou tout autre système, et causer des accidens plus ou moins graves.

Lorsqu'on est appelé auprès d'une personne qui a pris quelque plante vénéneuse, on doit chercher, d'après la nature des symptômes, dans quelle classe de poisons cette plante doit être rangée, et administrer les remèdes convenables en ce cas.

Tous les individus ne sont pas affectés de la même manière par les poisons tirés de la même classe ; c'est ce que l'on peut bien observer lorsque plusieurs personnes sont empoisonnées à la fois. C'est ainsi qu'un homme fort et vigoureux, habitué à faire usage d'une nourriture grossière et de difficile digestion, accoutumé à

des travaux pénibles, et dont la sensibilité est pour ainsi dire émoussée; cet homme, dis-je, résistera bien mieux à l'action de tel ou tel poison qu'un individu accoutumé à une nourriture délicate, et à des occupations sédentaires et peu fatigantes.

Le poison manifeste beaucoup plus promptement encore sa présence chez les femmes et les enfans, dont le système nerveux, ordinairement très-développé, fait qu'ils sont doués d'une sensibilité extrême. Chez ces derniers surtout, le poison aura une action beaucoup plus prompte et plus intense, et les symptômes, plus marqués, pourront conduire plus sûrement le médecin au diagnostic de la maladie.

On ne doit rien négliger pour parvenir à connaître si une personne a été empoisonnée, et par quelle plante elle l'a été, s'il est possible.

Ainsi une personne jouissant habituellement d'une bonne santé se trouve-t-elle incommodée à la suite d'un repas, ou après avoir mâché quelque plante par distraction ou pour l'avoir confondue avec une autre; éprouve-t-elle des maux d'estomac, des coliques, des nausées, des vomissemens sans cause connue; cette personne n'étant sujette d'ailleurs à aucune affection nerveuse ou vermineuse, on pourra déjà soupçonner un empoisonnement. Si à ces signes en partie négatifs se joignent des spasmes, des convulsions, un sommeil plus ou moins profond, ou un sentiment de chaleur mordicante dans la gorge et l'estomac; si enfin le malade rejette par le vomissement la plante mâchée (quelques morceaux de champignons, par exemple), on aura alors une probabilité de plus, sans cependant pouvoir affirmer qu'il y ait empoisonnement; car, pour qu'il y ait certitude, il faut que le médecin reconnaisse la plante vénéneuse dans les matières rendues, ce qui est alors extrêmement difficile. En effet, quoique ayant des notions suffisantes en botanique, comment pourra-t-il reconnaître une plante mâchée et mélangée avec d'autres alimens, à moins que le malade n'ait mangé avec avidité, ou que la substance avalée ne soit petite (comme sont

certaines baies), et n'ait passé sans avoir été triturée ? Dans ce cas , il est facile de prononcer lorsqu'on a le poison entre les mains.

C'est alors que le médecin apprécie toute l'utilité de la botanique ; car , connaissant bien cette science , une fleur , une baie , une feuille pourra , dans certains cas , suffire pour lui faire reconnaître le genre ou même l'espèce de la plante vénéneuse qui a causé l'accident.

Il est certaines circonstances accessoires à la vérité , mais qu'il ne faut pas négliger , car le médecin doit chercher tous les moyens qui peuvent l'éclairer pour établir son diagnostic ; il doit s'informer de l'endroit où a été cueillie la plante , s'y faire conduire , examiner s'il n'en existe pas de vénéneuses , et , s'il en trouve , demander au malade ou à ceux qui l'ont cueillie si la plante mangée ressemble à celle qui leur est présentée. Il est arrivé souvent qu'on a ainsi trouvé la ciguë , ou toute autre plante vénéneuse , auprès de la plante potagère. On voit donc que ces circonstances ne sont point à négliger , puisqu'elles peuvent aider le médecin à confirmer son soupçon.

POISONS NARCOTIQUES.

On donne le nom de *poisons narcotiques* à ceux qui , introduits dans l'estomac , déterminent la stupeur , la paralysie ou l'apoplexie , des mouvemens convulsifs , et quelquefois la mort.

Observation d'Empoisonnement par les Narcotiques.

JUSQUIAME NOIRE.

Bulliard dit , à l'article *jusquiamoire* : « Prenez garde de confondre la racine de cette plante avec celle du panais ; c'est un des plus dangereux poisons narcotiques que nous ayons » (1).

(1) Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France , p. 123.

Potovillat dit que « neuf individus prirent du bouillon dans lequel on avait fait cuire des racines de jusquiame noire en place de panais. Quelque-uns d'entre eux perdirent la parole, et tous furent agités de mouvemens convulsifs; ils éprouvaient de la distorsion dans la bouche et dans les membres, le rire sardonique, et une fureur horrible. Lorsqu'ils furent rétablis par les moyens appropriés, ils voyaient les objets doubles dans les premiers momens, puis ils leur paraissaient d'une couleur écarlate » (1).

Observation d'Empoisonnement par les racines de Jusquiame prises pour celles de la Chicorée sauvage.

« Plusieurs religieux firent collation avec des racines de chicorée sauvage, parmi lesquelles on avait mêlé par mégarde deux racines de jusquiame. Quelques heures après s'être couchés, les uns éprouvèrent des vertiges; les autres une ardeur à la langue, aux lèvres et au gosier; il y en eut qui ressentirent des douleurs vives à la région iliaque et à toutes les articulations; les facultés intellectuelles et l'organe de la vue furent pervertis chez quelques-uns; ils ne pouvaient plus lire correctement, et sans ajouter des mots; ils se livrèrent à des actions folles, ridicules; celui qui en avait mangé le plus, et qui auparavant voyait très-bien, ne distingua plus les objets qu'à l'aide de lunettes: ils furent guéris par l'eau distillée de genièvre » (2).

(1) M. *Orfila*, Traité de toxicologie, t. 2, p. 163. Observation citée d'après *Potovillat*.

(2) *WEPFER*, *Cicutæ aquaticæ historia et noxæ*, p. 230, ann. 1679.

Description.

JUSQUIAME NOIRE. *Hyoscyamus niger*. (Pentandrie monogynie. LIX.

— Solanées de Juss.)

Hyoscyamus albus. (Jusquiame blanche. Variété.)

Calice tubulé quinquéfide, corolle monopétale infundibuliforme, à cinq lobes inégaux ; fleurs d'un jaune pâle, veinées de pourpre noirâtre, presque sessiles, disposées sur les rameaux en longs épis. Capsule oblongue, obtuse, ventrue à sa base, un peu comprimée sur les côtés, qui sont creusés d'un sillon, et s'ouvrant horizontalement vers le sommet. Les capsules qui succèdent aux fleurs sont toutes tournées du même côté sur chaque épi. Semences en grand nombre, arrondies, aplaties, et de couleur cendrée. Tige haute d'un à deux pieds, épaisse, cylindrique, rameuse, cotonneuse, douce au toucher, et visqueuse. Feuilles alternes, grandes, cotonneuses, molles, sinuées et découpées profondément en leur bord, presque amplexicaules.

Toute la plante exhale une odeur désagréable et nauséabonde.

Elle croît ordinairement sur le bord des chemins, des fossés, et dans les lieux incultes. Elle est très-commune aux environs de Paris. Elle fleurit en juin et juillet.

La jusquiame blanche est une variété de la noire ; elle n'en diffère qu'en ce que sa tige est moins haute et moins rameuse ; ses feuilles sont ovales-oblongues, molles, un peu anguleuses, sinuées, obtuses, plus petites et pétiolées. Ses fleurs sont d'un blanc sale, presque sessiles, axillaires, solitaires, et cachées pour ainsi dire dans les feuilles, parce que leurs pédoncules sont très courts. Elle est moins commune que la noire, et fleurit ordinairement plus tard. Les semences sont blanches.

Les racines de ces deux plantes sont longues, épaisses, d'un brun jaunâtre en dehors, et très-blanches en dedans, narcotiques à l'odeur, douces et mucilagineuses au goût

CHICORÉE SAUVAGE.

Cichorium intibus. (Syngénésie polygamie égale. LIN. — Chicoracées de Juss.)

Description.

Calice double ; l'intérieur a huit parties droites ; l'extérieur a cinq parties plus courtes et ouvertes à leur sommet ; fleurs d'un beau bleu , grandes , sessiles et géminées ; semences aigrettées , couronnées par quatre ou cinq dents. Tige rameuse , d'un à trois pieds , presque nue ; feuilles oblongues , découpées. Cette plante fleurit tout l'été. On la trouve sur le bord des chemins et fossés. On la cultive dans les jardins.

PANAI CULTIVÉ.

Pastinaca sativa. (Pentandrie digynie. LIN. — Ombellifères de Juss.)

Description.

Fleurs petites , jaunes , en ombelles.

Calice entier ; pétales entières roulées en dedans. Fruit ovale et aplati.

Tige droite , cannelée , de trois à quatre pieds. Feuilles ailées à folioles lobées et incisées. On cultive cette plante dans tous les jardins potagers ; elle fleurit en juin et juillet ; elle croît naturellement dans les endroits pierreux , où elle est très-commune.

La racine du panais est blanchâtre à l'extérieur , beaucoup plus blanche à l'intérieur ; elle a une odeur assez forte , aromatique , agréable , et une saveur d'abord fraîche , puis piquante.

Différences qui existent entre la Jusquiame noire et la blanche , et la Chicorée sauvage.

On ne confondrait pas la jusquiame noire et la blanche avec la chicorée sauvage , si ces plantes étaient en fleur , puisque les fleurs de jusquiame sont jaunes ou blanchâtres , et d'une forme bien différente de celles de la chicorée , qui sont bleues , etc. Ainsi c'est plutôt lorsque ces plantes sont encore jeunes et seulement en feuilles que les méprises pourraient avoir lieu. Voici les différences qui existent alors entre ces deux plantes : les feuilles de jusquiame sont grandes , cotonneuses , molles , visqueuses , sinuées et profondément découpées à leurs bords ; celles de la chicorée sauvage sont presque nues , oblongues , peu découpées , et nullement visqueuses. Toute la plante de jusquiame a une odeur désagréable et nauséabonde ; celle de la chicorée sauvage n'en a point. La jusquiame a une saveur douce et mucilagineuse ; la chicorée , au contraire , est très-amère. Si l'on arrache des feuilles de jusquiame , la cassure est nette ; les feuilles de chicorée , au contraire , laissent couler un suc blanc comme du lait , et très-amer. Ces circonstances doivent suffire pour prévenir les méprises.

Différences entre la racine de Jusquiame et celle du Panais.

On ne prendrait pas non plus la jusquiame pour le panais , les deux plantes étant en fleur , puisque la jusquiame noire a des fleurs jaunes , infundibuliformes et en grappes , tandis que le panais a des fleurs jaunes et disposées en ombelle. Ce ne serait donc que lorsque ces plantes sont encore en feuilles ; mais avec un peu d'attention , on verra que les feuilles de jusquiame sont cotonneuses , visqueuses , etc. , tandis que celles du panais sont beaucoup plus grandes , ailées , glabres , et ont des folioles lobées et incisées ; les pétioles des feuilles sont aussi très-longs , et présentent une espèce de gaine large à leur base.

La racine de jusquiame est longue , épaisse , d'un brun jaunâtre en dehors , et très-blanche en dedans. Celle du panais est d'un blanc jaunâtre à l'extérieur , et moins blanche au centre que celle de la jusquiame ; elle est aussi ordinairement plus grosse. La racine de jusquiame a une odeur désagréable et nauséabonde ; le panais a une odeur aromatique assez forte et agréable. La racine de jusquiame a une saveur douce et mucilagineuse ; celle du panais est aromatique , et laisse dans la bouche , après qu'on l'a mâchée , une saveur d'abord fraîche , qui devient piquante ensuite.

SYMPTÔMES de l'Empoisonnement par les Narcotiques.

Ces symptômes sont : stupeur , céphalalgie , somnolence qui peut être portée jusqu'à l'état comateux le plus intense ; vertiges , sorte d'ivresse , délire gai ou furieux ; mouvemens convulsifs plus ou moins violens dans toutes les parties du corps , semblables à ceux qui se remarquent dans la danse de St.-Guy. Paralysies partielles , dilatation de la pupille , yeux hagards , face gonflée , diminution générale de la sensibilité , congestion vers le cerveau , pouls fréquent ou rare , plein et fort , particulièrement dans la première période de la maladie ; respiration presque naturelle , quelquefois un peu accélérée ; nausées , vomissemens , coliques , selles copieuses. Enfin il survient quelquefois une attaque d'apoplexie qui vient terminer les jours du malade.

Ouvertures des cadavres.

L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts par ce genre de poisons ne laisse apercevoir aucune trace d'inflammation dans l'estomac ; on a seulement remarqué quelquefois des taches brunâtres dues à l'engorgement des vaisseaux capillaires veineux. La mucosité de l'estomac est quelquefois plus visqueuse que dans l'état ordinaire ; les poumons sont violacés , leurs veines plus

gorgées de sang que dans l'état naturel ; le cœur est rempli de sang coagulé, surtout le ventricule droit et l'oreillette droite ; les veines pulmonaires et abdominales sont gorgées d'un sang noir ; les artères , au contraire , sont vides. Les vaisseaux veineux du cerveau et des méninges sont souvent aussi gorgés d'un sang noir.

Traitement.

On a conseillé particulièrement l'émétique et le vinaigre dans ces cas d'empoisonnement ; mais il importe beaucoup de savoir quand et comment on doit administrer ces médicamens.

En effet, M. *Orfila* a prouvé, par des expériences multipliées (sur les animaux), que le vinaigre et les autres acides végétaux aggravaient les accidens de l'empoisonnement par l'opium , toutes les fois que ces acides étaient administrés avant l'expulsion du poison.

Il n'en est pas de même , dit-il , lorsque la substance vénéneuse a été expulsée par le vomissement : dans ce cas , au contraire , l'eau vinaigrée et les autres acides végétaux jouissent de la propriété de diminuer les accidens de l'empoisonnement , et même de les faire cesser entièrement ; c'est ce qu'il a prouvé par d'autres expériences non moins convaincantes que les premières. D'autres expériences ont aussi prouvé qu'une forte infusion de café , administrée à plusieurs reprises , diminue rapidement les accidens de l'empoisonnement par l'opium , et peut même les faire cesser complètement.

Le camphre , qui avait été regardé comme contre-poison de l'opium par plusieurs médecins , n'empêche cependant pas cette dernière substance d'agir comme poison ; c'est ce qu'a encore prouvé l'expérience.

La saignée , conseillée par *Tissot* , dans le cas d'empoisonnement par l'opium , paraît diminuer l'énergie de ce poison. On doit la faire préférablement à la veine jugulaire , chez les individus forts et

pléthoriques , qui auraient pris une trop grande quantité de cette substance.

L'action de la jusquiame sur l'homme étant presque semblable à celle que produit l'opium , et donnant lieu à des symptômes analogues , le traitement ne doit pas être très-différent. Aussi , lorsqu'une personne aura pris de la jusquiame à l'intérieur , il faudra , s'il y a congestion du sang au cerveau , pratiquer une saignée à la jugulaire avant d'administrer aucun autre remède ; car , si comme le conseille M. *Orfila* , on donnait l'émétique avant de faire la saignée , il serait très à craindre que les efforts du malade pour vomir n'augmentassent l'afflux du sang vers le cerveau , et ne causassent une véritable attaque d'apoplexie. On provoquera ensuite le vomissement , soit en chatouillant le gosier avec la barbe d'une plume , soit au moyen de l'émétique administré à la dose de cinq ou six grains , parce qu'alors la sensibilité diminuée exige un stimulant plus fort.

On prescrira ensuite les boissons acidulées , la limonade , l'oxycrat , et une forte infusion de café chaud ; ces boissons seront données à petites doses et souvent.

Le vinaigre , dit *Vicat* (1) , « est utile contre les poisons stupéfiants , et surtout contre la jusquiame » ; mais on ne doit , comme l'observe M. *Orfila* , l'administrer qu'après que le poison a été expulsé , autrement il aggraverait la maladie.

On devra aussi faire usage de frictions sur les membres avec une brosse un peu rude , afin de faire sortir le malade de l'état comateux dans lequel il peut être plongé.

Si le poison était déjà pris depuis quelques temps , et qu'on soupçonnât qu'il fut passé dans le canal intestinal , alors il faudrait avoir recours aux boissons et aux lavemens purgatifs.

Bulliard (2) dit , en parlant de la jusquiame blanche : « Les

(1) Histoire des plantes vénéneuses de la Suisse , p. 35.

(2) Histoire des plantes vénéneuses de la France , article *Jusquiame blanche*.

personnes empoisonnées par cette plante ne trouvent leur salut que dans l'usage des acides , lorsqu'il est trop tard pour administrer les vomitifs »;

On doit, à la suite de ce traitement, faire usage d'une nourriture légère et analeptique, et d'un vin généreux, afin de rétablir les fonctions de l'estomac et du tube digestif, fatigués tant par le poison que par les vomitifs et les purgatifs, qu'on a été obligé d'employer à assez forte dose en pareille circonstance.

POISONS ACRES OU RUBÉFIANS.

Ces poisons ont été ainsi appelés, parce qu'ils irritent, enflamment ou corrodent même les tissus avec lesquels ils sont en contact.

ACONIT NAPEL.

On lit dans *Bulliard* (1), à l'article *Aconit napel* : « Prenez garde de confondre sa racine avec celle du panais ; on est très-exposé à prendre l'une pour l'autre : prenez garde aussi de confondre ses jeunes pousses avec celles du céleri ; on a déjà plusieurs exemples de ces méprises. »

Je vais citer quelques cas d'empoisonnement, et je tâcherai ensuite d'indiquer les caractères différentiels qui existent entre ces plantes, afin de prévenir les méprises.

Observations d'Empoisonnemens par cette plante.

« Un chirurgien suédois est mort pour avoir mangé en salade des feuilles de cette herbe, quoique dans le nord, où ce malheur arriva, elle passe pour avoir moins de venin, au point de devenir comestible.

(1) Ouvrage cité, p. 66.

« On a vu une compagnie presque entière être conduite au tombeau au bout de deux jours , pour avoir mangé de ces feuilles dans une salade ; deux personnes seulement échappèrent à la mort par le moyen du vomissement.

« On avait eu l'imprudence de prendre pour du céleri des jeunes pousses de cape de moine , dont la tige ne paraissait pas encore. En Angleterre , une personne mal instruite ayant aussi pris les racines de cet aconit pour la mêler dans une salade au céleri , deux personnes en furent empoisonnées , et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on parvint à en sauver une » (1).

Willis rapporte qu'un homme mourut maniaque , et en très-peu de temps , pour avoir mangé de la salade dans laquelle il entraît des feuilles fraîches d'aconit napel.(2).

« La racine d'aconit napel fut administrée à quatre brigands. Deux d'entre eux , après avoir éprouvé des douleurs violentes , furent sauvés par des moyens appropriés ; les deux autres périrent , et il y en eut un qui , quelques heures après l'administration de cette racine , devint imbécille : la face se couvrit d'une sueur froide ; l'asphyxie , les spasmes , les défaillances se déclarèrent ; il eut des déjections alvines involontaires ; il vomit des matières bilieuses et livides ; son corps se tuméfia , et il mourut apoplectique » (3).

Description.

ACONIT NAPEL. *Aconitum napellus*. (Polyandrie trigynie. LIN. — Renonculacées de Juss.)

Noms vulgaires. Aconit bleu , coqueluchon , capuchon de moine , madriettes.

Cette plante présente une tige droite , lisse , ferme , feuillée , qui

(1) *Vicat* , p. 7.

(2) *Willis* , *de animâ brutorum* , p. 289.

(3) *MATTHIOLUS* , in *Dioscorid.* , ed. C. Bauch. , p. 768.

s'élève à la hauteur d'environ trois pieds ; elle se termine par un épi assez dense de fleurs d'une belle couleur bleue ou violet foncé. Ces fleurs sont grandes, solitaires sur leur pédoncule, composées de cinq pétales inégales, dont la supérieure représente un casque très-obtus en manière de capuchon. Les deux pétales cachées sous le casque ont la sommité obtuse, tendant très-légèrement à se rouler en dehors.

Le fruit consiste ordinairement en trois capsules, et quelquefois quatre ou cinq. Ces capsules sont oblongues, droites, pointues, renfermant chacune plusieurs graines menues, noires, anguleuses et chagrinées.

Les feuilles sont pétiolées, palmées, arrondies ou à cinq angles ; multifides, à découpures profondes, étroites, linéaires ; sillonnées, à leur face supérieure, d'une cannelure courante ; elles sont glabres, luisantes, d'un vert foncé et terne ; celles de la moitié supérieure de la tige sont portées par des pétioles plus courts qu'elles.

La racine est noire en dehors, blanchâtre en dedans, et ressemble, pour la forme et le volume, à un petit navet qui serait garni de ramuscules. Il est probable que c'est d'après la ressemblance qu'il a avec le navet qu'on lui a donné le nom de *napel*.

Cette plante croît naturellement dans les lieux couverts et humides des montagnes de la Provence. On la cultive dans presque tous les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs. Il est à remarquer que l'aconit devient plus beau par la culture : ainsi ses fleurs sont plus grandes, d'un plus beau bleu, velues, et les feuilles deviennent aussi beaucoup plus larges.

CÉLERI DES MARAIS.

Apium graveolens. (Pentandrie digynie. LIX. — Ombellifère. Juss.)

Description.

Le céleri est l'ache cultivée.

Cette plante présente des tiges assez nombreuses et divisées en

rameaux diffus ; elles s'élèvent environ à la hauteur de deux pieds : elles sont creuses , glabres , sillonnées et noueuses.

Les feuilles radicales sont opposées , rougeâtres , cannelées , et comme composées de deux ou trois paires de folioles rangées sur une côte terminée par une feuille impaire ; celles de la tige sont alternes , sessiles , triangulaires , dentelées et cannelées.

Les fleurs se composent d'ombelles terminales ou latérales , dont la plupart naissent de l'aisselle des feuilles. La corolle est formée de cinq petites pétales , disposées régulièrement en rose , et d'un blanc jaunâtre.

Le fruit est composé de deux graines nues , ovales , grisâtres , striées d'un côté et planes de l'autre.

La racine est épaisse , fibreuse , pivotante , rameuse , roussâtre en dehors et blanchâtre en dedans.

Cette plante croît dans les terrains humides et marécageux de presque tous les climats.

C'est par la culture que l'on est parvenu à défigurer l'ache pour la convertir en céleri , et qu'on lui a fait acquérir une saveur excellente , et qu'elle est devenue une des meilleures plantes potagères que l'on mange en salade.

Différences entre l'Aconit et le Céleri.

Ce n'est certainement pas lorsque ces plantes sont en fleurs que l'on prendra l'une pour l'autre , la différence est trop grande pour qu'une pareille méprise puisse avoir lieu ; mais c'est surtout lorsque ces plantes sont encore jeunes et simplement en feuilles qu'on pourra s'y tromper. On évitera ces méprises en prêtant un peu d'attention aux différences suivantes :

Les feuilles de l'aconit sont palmées , multifides , à découpures profondes , étroites et linéaires : ces découpures deviennent moins profondes , il est vrai , par la culture. Mais l'ache cultivée ou céleri a (dans sa jeunesse aussi) les feuilles composées de deux

ou trois paires de folioles rangées sur une côte terminée par une feuille impaire, ce qui montre une différence assez tranchée entre ces feuilles et celles de l'aconit. De plus, le pétiole des feuilles de ce dernier est légèrement sillonné et arrondi dans le reste de son étendue. Celui du céleri présente une cannelure beaucoup plus profonde, et il est comme triangulaire et sillonné.

La racine de l'aconit est noire en dehors, et exhale une légère odeur vireuse; celle du céleri est roussâtre à l'extérieur et répand une odeur assez forte et aromatique. La racine d'aconit a une saveur d'abord douceâtre à laquelle succède bientôt l'engourdissement, puis l'ardeur de la langue et de toute la bouche. La racine du céleri a une saveur agréable, légèrement âcre et aromatique. Il sera aisé, d'après ces différences, d'éviter toute méprise.

Le céleri

ARUM PIED DE VEAU.

Observations d'Empoisonnement par cette plante.

On voit dans *Bulliard*, à l'Article *Arum* : « Toute la plante est âcre et brûlante; mais on peut la goûter et même l'avalier sans s'apercevoir tout de suite de ses mauvais effets. De trois enfans qui en avaient mangé en guise d'oseille, on n'a pu en sauver qu'un par les potions d'huile d'amandes douces et les lavemens d'huile d'olive; il était trop tard pour tenter les vomitifs » (1).

« Trois enfans de bûcheron mangèrent les feuilles de cette plante (*l'arum maculatum*); il leur prit des convulsions horribles. On tarda trop à leur apporter du secours; il fut impossible de rien faire avaler aux deux plus jeunes: on les saigna sans succès, on leur donna des lavemens qui ne produisirent aucun effet; ils périrent l'un au bout de douze jours, l'autre au bout de seize. L'autre enfant pouvait encore avaler, quoique avec beaucoup de

(1) *Bulliard*, herbier de la France. Voy. l'article *Arum maculatum*.

peine, parce que sa langue était tellement tuméfiée, qu'elle remplissait toute la capacité de sa bouche : mais la déglutition devint libre quand il fut saigné. On lui fit boire du lait, de l'eau tiède, et surtout beaucoup d'huile d'olive. Il lui survint une diarrhée qui le sauva. Il fut assez bien rétabli en peu de temps, mais il a toujours conservé une très-grande maigreur » (1).

Description.

PIED-DE-VEAU COMMUN. *Arum maculatum*. (Gynandrie polyandrie. LIN. — Aroïdes de Juss.)

Cette plante a des feuilles longues de neuf à dix pouces; il en est cependant de plus petites; elles sont très-entières, sagittées, à oreillettes peu divergentes : leur surface est verte, lisse, luisante, veinée, et souvent parsemée de taches noirâtres.

La tige est une hampe cylindrique, haute de six à sept pouces, enveloppée inférieurement par les gaines des pétioles.

La fleur est remarquable par sa forme et sa disposition; au lieu de calice, c'est une spathe monophylle, membraneuse, très-ample, droite, terminée en oreille d'âne, verdâtre en dehors, blanchâtre en dedans; un spadice très-simple bien plus court que la spathe qui l'environne, d'abord blanc jaunâtre, puis rougeâtre ou pourpre-livide, fleuri dans sa partie inférieure, nu à son sommet ou chaton, lequel est en massue, se flétrit, et tombe avant la maturation; des anthères nombreuses, sessiles, tétragones, situées au-dessous d'une double rangée de filamens cirrhiformes; des ovaires très-multipliés qui entourent la base du spadice.

Les fruits sont des baies globuleuses, succulentes, qui prennent en mûrissant une couleur rouge éclatante : elles forment un bel épi serré, et contiennent dans une seule loge une ou deux graines dures et arrondies.

(1) Bulliard, p. 84, ouvrage cité.

La racine de cette plante est arrondie, tubéreuse, grosse à peu près comme le bout du pouce, brunâtre extérieurement, blanche à l'intérieur, charnue et imprégnée d'un suc laiteux très-caustique. Cette plante est très-commune; on la rencontre dans les lieux humides, le long des haies, sur le bord des chemins et à l'ombre des bois.

Il en existe une variété qui est très-commune, et qui n'a aucune tache sur ses feuilles.

OSEILLE COMMUNE.

Description.

Rumex acetosa. (Hexandrie trigynie. LIN. — Polygonées de Juss.)

Les feuilles de cette plante sont ovales, sagittées et oblongues. La tige, haute de deux pieds environ, est feuillée et cannelée; elle est surmontée de fleurs d'un blanc sale, dont le calice a dix divisions, six étamines, trois styles, stigmates disséqués. Ces fleurs sont disposées en épis rameux et rassemblés; elles sont dioïques.

La graine est composée de deux valves chargées d'un petit grain.

Il est une variété de cette espèce dont les feuilles ressemblent encore plus à celles de l'arum, et dont parle *Villars* (1). Il dit : « Ses feuilles sont plus unies et sa racine plus grosse, plus jaune, etc. » Cette variété se nomme *Rumex arifolius*.

Différences entre l'Arum et l'Oseille.

Les différences entre les fleurs de ces deux plantes sont trop sensibles pour les indiquer, je me bornerai donc aux autres caractères tirés des autres parties de chaque plante : ainsi les feuilles de l'arum

(1) Histoire des plantes du Dauphiné, t. 3, p. 271.

ont ordinairement une longueur de neuf à dix pouces lorsqu'elles ont acquis leur dernier degré de développement ; celles de l'oseille n'ont ordinairement pas plus de cinq à six pouces de long. Cependant, même lorsque les feuilles de ces deux plantes ont acquis leur plus grand développement, j'ai souvent rencontré des feuilles d'arum plus courtes que celles de l'oseille, et *vice versâ* ; à plus forte raison s'y trompera-t-on lorsque ces feuilles seront encore jeunes et à peine développées. Mais il est d'autres caractères qui peuvent les faire distinguer : ainsi les feuilles d'arum sont terminées par une pointe aiguë, celles de l'oseille au contraire sont mousses. Les deux oreillettes que l'on remarque à la base des feuilles d'arum sont beaucoup plus longues que celles que l'on remarque dans l'oseille. Les feuilles d'arum se terminent insensiblement en pointe, et ont la forme d'une flèche ; celles de l'oseille sont ventrues, renflées vers le milieu, et se terminent brusquement par une extrémité légèrement arrondie. Les feuilles d'arum sont lisses et luisantes. Celles d'oseille sont glabres et nullement luisantes. Les feuilles d'arum ont une saveur âcre et caustique ; celles d'oseille au contraire ont une acidité agréable connue de tout le monde. Ces différences sont, je crois, suffisantes pour empêcher de confondre ces deux plantes.

SYMPTÔMES des Empoisonnemens par les végétaux âcres.

Les empoisonnemens par les végétaux âcres sont caractérisés par les symptômes suivans : Peu de temps après leur ingestion, les malades ont éprouvé une saveur âcre, piquante, plus ou moins amère, puis une chaleur mordicante dans la bouche, avec sécheresse de la langue ; constriction plus ou moins douloureuse de la gorge, qui se propage jusqu'à l'œsophage, l'estomac et les intestins : ces douleurs deviennent des plus intolérables dans toutes ces parties ; des nausées, des vomissemens, des déjections diffi-

ciles et sanguinolentes succèdent bientôt à ces premiers symptômes. Le pouls et les battemens du cœur sont forts, fréquens et assez réguliers ; la respiration est un peu accélérée, et on n'aperçoit aucun changement notable dans la manière dont s'exécutent les sensations et les mouvemens. Si on examine les malades plus tard, c'est à-dire plusieurs heures après qu'ils ont avalé le poison, alors le système nerveux paraît affecté ; on remarque des vertiges, les pupilles sont dilatées ; ils tombent dans un état de grande insensibilité, et ils rendent tranquillement le dernier soupir sans manifester le moindre sentiment de douleur. D'autres fois ils éprouvent des convulsions plus ou moins violentes, leurs membres se roidissent ou se tordent, les douleurs les plus atroces se font sentir partout le tube digestif ; ils poussent des cris plaintifs, jusqu'à ce que la mort vienne enfin terminer cette scène de souffrances.

Ouverture des cadavres.

L'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts à la suite de semblables empoisonnemens a montré l'intérieur de la bouche et de tout le canal alimentaire enflammés dans différens endroits, la membrane muqueuse d'une couleur d'un rouge plus ou moins foncé, et le mucus sécrété plus abondant.

Quelquefois on a remarqué des taches noires semblables à des escharres, ou d'un rouge foncé. Ces taches dépendaient de l'extravasation du sang veineux entre les tuniques des intestins, ou dans le parenchyme même de la membrane muqueuse qui les tapisse.

D'autres fois on a trouvé des excoriations plus ou moins profondes, surtout auprès du pylore.

Les poumons sont généralement d'un rouge plus foncé que dans l'état naturel, et quelquefois gorgés de sang ; les ventricules et les oreillettes du cœur plus ou moins remplis de sang coagulé.

On n'observe rien dans le cerveau ; cependant on a quelquefois remarqué un engorgement des vaisseaux veineux qui rampent à sa surface externe. Mais ces légers engorgemens étaient-ils bien dus à l'action du poison ? C'est ce que des ouvertures réitérées pourront mieux confirmer.

Traitement.

On doit, dans le cas d'empoisonnement par les plantes de cette classe, s'attacher d'abord à faire rejeter aux malades les plantes vénéneuses encore contenues dans leur estomac : on provoquera donc le vomissement par des boissons mucilagineuses tièdes prises abondamment. Si le cas était urgent, et qu'on ne pût s'en procurer sur-le-champ, alors on donnerait beaucoup d'eau à boire au malade, on lui chatouillerait la luette avec la barbe d'une plume enduite d'huile, ou on lui introduirait les doigts dans l'arrière-bouche, afin de le faire vomir sur-le-champ.

C'est dans ces cas d'empoisonnemens que les émétiques, le vinaigre, tous les acides, même étendus d'eau, et toutes les autres substances qui pourraient augmenter l'irritation, doivent être proscrits.

Si les vomissemens étaient très-violens, on pourrait faire prendre au malade quelques gouttes d'opium de *Rousseau* dans une émulsion, dont il avalerait une cuillerée de temps à autre, suivant l'intensité du mal.

On mettra les malades à l'usage habituel des boissons adoucissantes et des lavemens émolliens. Ces derniers devront surtout être administrés souvent, dans le cas où le poison, n'ayant pas été rejeté par le vomissement, serait déjà passé dans les intestins.

Traitement particulier dans le cas d'Empoisonnement par l'Aconit napel.

« Les remèdes à administrer, si la personne venait de prendre cette plante, seraient les vomitifs ; mais s'il y a déjà plusieurs heures,

il faut lui faire avaler beaucoup de lait et de beurre bouillis, de l'opium à petites doses, souvent répétées; lui faire prendre des boissons mucilagineuses en quantité, puis des lavemens, où l'on fera entrer l'alkali volatil à la dose de trois ou quatre gouttes par verre d'eau (1) ».

Les vomitifs que *Bulliard* indique dans ce cas ne sont probablement pas les substances émétiques ordinaires. Quoi qu'il en soit, on devra s'en abstenir, par les raisons qui ont été données plus haut, et l'on provoquera les vomissemens par les moyens indiqués.

POISONS NARCOTICO-ÂCRES.

On a donné le nom de *poisons narcotico-âcres* à ceux qui sont doués d'une saveur âcre et nauséabonde, et qui agissent à la fois comme narcotiques et rubéfiants.

LA GRANDE CIGUË.

Observation d'Empoisonnement par cette plante.

On lit dans *Bulliard*, à l'article *grande ciguë* :

« Prenez garde de confondre ses feuilles avec celles du persil; ses graines, avec celles du fenouil; et surtout ses racines avec celles du panais. On a eu plusieurs exemples de ces sortes de méprises (2) ».

Vicat cite l'observation suivante :

« Un vigneron italien, qui cultivait des vignes dans son pays, trouva une plante de cette herbe qu'il prit pour de la pastenade

(1) *Bulliard*, ouvrage cité.

(2) *Id.*, p. 102, ouvrage cité.

(ou panais); il en mangea la racine à son souper avec sa femme; ils allèrent se coucher après ce repas. Au milieu de la nuit, ils se réveillèrent entièrement fous, et se mirent à courir çà et là sans lumière par toute la maison, dans des transports de fureur et de rage; ils se heurtèrent si rudement contre le mur, qu'ils en furent tout meurtris, et que le visage surtout et les paupières en parurent tout enflés et ensanglantés. On leur administra les secours convenables, et ils furent rétablis » (1).

Description.

GRANDE CIGUË. *Conium maculatum*. (Pentandrie digynie. LIN. — Umbellifères de Juss.)

Fleurs blanches formant des ombelles très-courtes, nombreuses et terminales; involucre universel, à trois ou cinq folioles, réfléchies et membraneuses vers leur base; involucelle à trois folioles disposées du côté extérieur de l'ombelle, et ne débordant point les rayons. Chaque fleur présente cinq pétales inégales, en forme de cœur et réfléchies en-dessus; calice petit et entier, cinq étamines; un ovaire inférieur portant deux styles minces plus longs que les pétales, et persistant; fruit ovale et presque globuleux, à cinq côtes crénelées et frisées, dont trois dorsales et deux latérales; tige cylindrique de trois à cinq pieds, droite, creuse, rameuse, glabre, marquée de taches noirâtres inférieurement; feuilles grandes, trois fois ailées, un peu molles, folioles pointues, lancéolées, dentées, un peu luisantes et d'un vert foncé, comme noirâtre; racine fusiforme, jaunâtre en-dehors, blanchâtre à l'intérieur, d'une odeur forte et d'une saveur douceâtre. Cette plante, frottée entre les doigts, répand une odeur fétide; elle croît partout, et particulièrement auprès des haies et dans les terrains un peu humides.

(1) *Vicat*, ouvrage cité. Observation d'après *Matthioli*, à la page 274.

Description.

LE PERSIL COMMUN.

Apium petroselinum. (Pentandrie digynie. LIN. — Ombellifères de Juss.)

Fleurs jaunâtres, régulières, disposées en ombelles; involucre général, à trois folioles fort petites et presque unilatérales; involucelles très-petites, cinq pétales égales, cinq étamines, ovaire inférieur surmonté de deux styles; fruit ovale et strié; tige de deux à trois pieds, glabre, striée, rameuse; feuilles de la tige linéaires, celles du bas sont deux fois ailées, luisantes, à folioles cunéiformes et incisées. Cette plante est cultivée dans tous les jardins potagers.

Différences entre la grande Ciguë et le Persil.

On voit, d'après la description de ces plantes, qu'il existe une grande analogie entre elles; aussi ont-elles été réunies dans la même famille par le célèbre *De Jussieu*. Il faut prêter un peu d'attention afin de pouvoir les distinguer. On voit d'abord que toute la plante de la grande ciguë est beaucoup plus grande et présente aussi des feuilles bien plus larges que celles du persil; que les fleurs de la ciguë sont blanches, tandis que celles du persil sont jaunâtres; les pétales sont inégales dans la grande ciguë; elles sont égales au contraire dans le persil.

Les feuilles de la ciguë sont trois fois ailées, ont les folioles pointues et d'un vert foncé noirâtre. Les feuilles du persil ne sont que deux fois ailées, à folioles cunéiformes, incisées, luisantes, et d'un beau vert.

Le bas de la tige de la grande ciguë et du pétiole de ses feuilles est marqué de taches noirâtres.

Le persil ne présente aucun de ces caractères.

La ciguë a une odeur puante, désagréable et nauséabonde ; le persil a une légère odeur aromatique et qui plaît. La ciguë a une saveur herbacée, douceâtre et légèrement salée ; le persil , au contraire , a un goût assez fort, piquant et pénétrant. On pourra , d'après ces différences , et en y faisant attention , éviter toute méprise à l'égard de cette plante.

Différences entre la grande Ciguë et le Fenouil.

Les graines de fenouil ont une saveur piquante et aromatique que n'ont pas les graines de ciguë.

On évitera encore de confondre ces graines par la grande différence qui existe entre les feuilles de ciguë et celles de fenouil. Dans la ciguë , les feuilles sont grandes , trois fois ailées , et présentent des folioles pointues , lancéolées et dentées ; dans le fenouil , les feuilles sont multifides et à découpures capillaires très-multipliées. Cette seule différence est suffisante pour empêcher toute méprise.

Différences entre les racines de la Ciguë et du Panais.

On distinguera facilement la racine de la ciguë d'avec celle du panais ; d'abord par la grande différence qui existe entre les feuilles (voyez la description du panais , page 15) ; ensuite parce que la racine de ciguë est jaunâtre en-dehors , tandis que celle du panais est blanchâtre. Si on ratisse avec un couteau la racine de panais , elle exhale une odeur aromatique agréable , connue de tout le monde ; la racine de ciguë , au contraire , répand une odeur fétide et repoussante.

ÆTHUSE PERSILLÉE, PETITE CIGUË.

Observations d'Empoisonnement par cette plante.

« Un garçon de six ans ayant mangé à quatre heures du soir la petite ciguë qu'il avait prise pour du persil, commença aussitôt après à pousser des cris d'angoisse, et à se plaindre de crampe d'estomac. Pendant qu'on l'apportait de la campagne chez son père, tout son corps devint excessivement enflé et livide, la respiration devint de moment à autre plus difficile et plus courte; environ minuit, il fut mort. »

« Un autre enfant de quatre ans qui s'était empoisonné de la même manière, fut assez heureux pour revomir cette herbe; cela n'empêcha cependant pas qu'il ne fût hors de lui-même, qu'il ne tint des propos extravagants, et que, dans son délire, il ne crut voir une quantité de chiens et de chats; et quoique le médecin n'arriva que le lendemain, il fut encore assez à temps pour le sauver » (1).

Description.

ÆTHUSE PERSILLÉE. *Æthusa cynapium*. (Pentandrie digynie. LIN. — Ombellifères de Juss.)

Les fleurs de cette plante sont blanches, petites, disposées en ombelles, planes, peu garnies, dépourvues de collerette générale; collerettes partielles longues, et déjetées en bas. Chaque fleur a un calice entier; les pétales sont inégales, courbées en cœur; le fruit est ovale, oblong, strié; la tige s'élève à la hauteur d'un pied et demi à deux pieds, elle est glabre, cannelée et rameuse; ses feuilles sont deux ou trois fois ailées, imitant celles du persil; leurs folioles sont pointues et incisées.

Description du Persil. (Voyez p. 29.)

(1) *Vicat*, p. 255, ouvrage cité.

Différences entre la petite Ciguë et le Persil.

On voit, d'après la description de ces deux plantes, combien elles se ressemblent, et par conséquent combien il est facile de s'y tromper; la méprise peut d'autant mieux avoir lieu, que la petite ciguë croît au milieu des plantes potagères: aussi n'a-t-on que trop d'exemples d'empoisonnemens causés par cette plante, qui vient ainsi se mêler parmi nos légumes les plus usités.

Je vais tâcher d'indiquer les caractères d'après lesquels on pourra distinguer ces deux plantes. La petite ciguë a la tige en général plus petite que le persil, ses fleurs sont blanches, tandis que celles du persil sont jaunâtres; la petite ciguë n'a point d'involucre général, tandis que le persil en a un. Les feuilles de la petite ciguë sont d'un vert foncé, noirâtre, et ne sont point luisantes; celles du persil sont luisantes, et d'une belle couleur verte. Les feuilles de la petite ciguë sont souvent trois fois ailées, tandis que celles du persil ne le sont que deux fois; que les folioles sont pointues dans la petite ciguë, tandis qu'elles sont plus mousses dans le persil.

La petite ciguë répand une odeur désagréable et nauséabonde, qui devient bien plus sensible quand on l'écrase entre les doigts; le persil au contraire a une odeur aromatique agréable connue de tout le monde.

La petite ciguë a un goût alliacé désagréable; le persil a une saveur piquante et pénétrante.

En ayant soin de cueillir le persil avec attention, et connaissant bien les caractères qui peuvent le faire distinguer de la petite ciguë, on pourra éviter tout accident. Il serait bien à désirer qu'on pût apprendre aux gens de la campagne, et aux jardiniers surtout, la différence (peu sensible il est vrai) qui existe entre ces deux plantes, si opposées par leur manière d'agir, et qu'ils sont susceptibles de confondre tous les jours.

BELLADONE.

Observations d'Empoisonnement par cette plante.

« En 1773, les enfans de la Pitié, passant au Jardin du Roi, s'arrêrèrent près d'un fort pied de belladone chargé de fruits ; douze de ces enfans en mangèrent, les uns plus, les autres moins, et personne ne s'en aperçut. A peine ces enfans furent-ils rentrés dans leur maison, qu'ils se plainquirent d'envies de vomir, de maux de tête, d'éblouissemens, d'angoisses ; quelques-uns eurent des bâillemens et des hoquets ; l'un d'eux vomit, rendit par le vomissement quelques-uns de ces fruits, presque dans leur entier, et ce fut alors que l'on eut les premiers indices de l'empoisonnement. On appela promptement M. *Brun*, chirurgien de la maison, qui reconnut à l'inspection des fruits que c'étaient ceux de la belladone : on les porta à M. *Thouin*, jardinier en chef du Jardin du Roi, qui assura également que c'étaient les fruits de cette plante. Pour s'en convaincre encore davantage, comme il n'y avait alors qu'un pied de belladonne en fruit au Jardin du Roi, on alla voir la plante, et l'on trouva que les enfans n'y avaient pas laissé un seul fruit (1) ».

« Des paysans des environs de Giessen ayant apporté au marché de cette ville des baies de belladone qu'ils vendaient sans doute comme un fruit bon à manger, plusieurs personnes en achetèrent, et tombèrent dans la folie et l'épilepsie ; il est arrivé à un apothicaire, dit M. *Ehrhard*, d'en acheter pour des baies de nerprun » (2).

« Un berger, pressé par la soif et par la chaleur brûlante d'un

(1) *Bulliard*, Histoire des plantes vénéneuses, p. 89.

(2) *Vicat*, p. 184, ouvrage cité.

jour d'été, cherchait des fruit qui pussent le désaltérer et le rafraîchir : il aperçoit une plante peu attrayante par son extérieur, mais qui porte des baies d'un noir luisant ; la ressemblance qu'il leur trouve avec des cerises, fait que ce malheureux, trompé par une apparence aussi séduisante, s' imagine que rien n'est plus propre que ces fruits à satisfaire son envie ; il n'hésite point à en manger une bonne quantité, en se réjouissant de cette trouvaille ; il porte à ses enfans une branche chargée des mêmes fruits, et se fait une fête de les en régaler comme d'un rafraîchissement qu'il avait trouvé à la sueur de son visage. A peine est-il couché, qu'il devient inquiet, et commence à entrer en délire ; sa femme a aussitôt recours à l'antidote universel des paysans, c'est-à-dire à l'eau-de-vie, dont elle lui donne à boire ; mais bientôt après, il est saisi d'un frisson, il saute hors du lit, devient furieux ; après quoi il est agité par des convulsions dont les secousses sont si violentes, qu'elles le jettent dans l'accablement, et le privent de tous ses sens ; enfin, au bout de douze heures, une mort affreuse rend ce malheureux la triste victime de son ignorance et de son imprudence » (1).

M. E. Gaultier-de-Claubry a inséré dans le Journal de Médecine rédigé par M. Sédillot (en décembre 1813, p. 364) une observation de plus de cent cinquante militaires qui furent empoisonnés par les baies de belladone qu'ils cueillirent à Pirna, près de Dresde.

Description.

BELLADONE COMMUNE. *Atropa belladonna*. (Pentandrie monogynie.
LIN. — Solanées de Juss.)

Calice monophylle, persistant, à cinq divisions pointues ; corolle brunâtre, monopétale, campanulée, un peu ventrue, dont le limbe est partagé en cinq lobes ; cinq étamines courtes, dont les fila-

(1) *Vicat*, p. 19 de sa préface, ouvrage cité.

mens s'insèrent à la base de la corolle , et portent des anthères obron-
des ; un ovaire supérieur, sphéroïde , surmonté d'un style un peu in-
cliné, et terminé par un stigmate capité à deux sillons.

Le fruit est une baie globuleuse , noirâtre , pulpeuse , entourée
à sa base par le calice persistant , divisée intérieurement en deux
loges , et contenant plusieurs graines réniformes , attachées à un
placenta charnu , ou simplement logées dans la pulpe ; les pla-
centas adhèrent à la cloison par le moyen d'une lame membra-
neuse ; l'embryon des graines est presque circulaire , situé vers le
milieu du périsperme. Fleurs penchées , soutenues sur un pédon-
cule axillaire ; tige herbacée , rameuse , cylindrique , tomenteuse ;
qui s'élève à la hauteur de trois à cinq pieds. Feuilles ovales ,
très-entières , grandes , molles , souvent géminées et d'inégale
grandeur.

*Différences entre les baies de Belladone et de quelques autres
fruits.*

Est-il permis , si ce n'est à la plus grande ignorance , de confondre
des baies de belladonne avec des cerises sauvages ; cependant nous
en avons encore de nombreux exemples : chez les enfans , cela se
conçoit , mais chez des personnes qui ont un peu de jugement , cela
n'est point pardonnable. En effet , quelle différence n'existe-t-il point
entre le cerisier sauvage , si petit qu'on le suppose , et la plante de
la belladone , parvenue même à son plus haut degré de développe-
ment ! le premier a un tronc ligneux beaucoup plus élevé que la
tige herbacée de la belladone.

Les fruits du merisier (*prunus cerasus*. LIN. ; car je présume que
c'est avec ses fruits qu'on aura confondu les baies de belladone)
sont rouges ; il en est cependant une variété à fruit rond et noir , et de
laquelle naissent souvent des rejetons qui portent même des fruits
d'assez bon goût ; mais encore pourra-t-on prendre les baies de
belladone , qui contiennent une infinité de petites graines réni-

formes, pour ces cerises, qui au contraire ne contiennent qu'un seul noyau assez gros. Ce dernier caractère doit suffire pour éviter toute méprise.

Quant à l'erreur commise par un apothicaire, comme on peut le voir, dans l'observation citée à la page 33, elle n'est pas non plus pardonnable à un homme qui doit connaître au moins les médicamens dont il fait le plus journellement usage. En effet, les baies de belladone sont plus grosses que celles de nerprun (*rhamnus catharticus*. LIN.), qui n'excèdent guère le volume d'un gros pois : ces dernières sont en outre marquées d'un point élevé à leur centre, ce qu'on ne rencontre pas dans la belladone. La baie du nerprun ne renferme que trois à quatre semences ovales obtrigones, tandis que celles de la belladone sont en nombre infini et en forme de rein ; la baie de belladone a une saveur douce et sucrée, celle de nerprun est amère et nauséabonde.

OBSERVATIONS d'Empoisonnemens par les Champignons.

« Un cultivateur va le dimanche se promener dans un bois voisin de sa demeure, accompagné de sa femme, enceinte de près de trois mois, et de ses trois enfans âgés, l'un de cinq ans et demi, l'autre de quatre, le troisième de deux ans : ils aperçoivent des champignons de différentes espèces ; ils les cueillent sans choix, et, de retour au logis, on les apprête et on les mange. Dès la nuit suivante, la femme ressent des malaises et une douleur gravative à la région épigastrique ; tous, pendant la journée du lundi, éprouvèrent un sentiment de suffocation et de cardialgie, et des nausées fréquentes qui, chez le père, furent ce même jour suivies de vomissement. Le mardi, symptômes plus graves, nouveaux accidens, nausées continuelles, vomissement de matières bilieuses, respiration plus gênée, douleurs dans toute la capacité abdominale, mais plus sensibles à l'épigastre ; ténesme, difficulté d'uriner. Deux des

enfans périssent ce même soir, et le troisième le lendemain. Du mercredi au vendredi soir, le mal ne cesse de s'aggraver chez le père et la mère : douleurs insupportables à l'estomac, vers les hypochondres, les lombes et la région de la vessie; météorisme du bas-ventre, difficulté plus grande d'uriner, ténosme plus douloureux, déjections glaireuses, sanguinolentes par haut et par bas; céphalalgie, langue sèche, soif inextinguible, angoisses, mouvemens convulsifs des extrémités : chez le père, hémorrhagie nasale.

Le vendredi soir, gonflement oedémateux des articulations des pieds et des mains, chez la femme seulement; chez le mari, frissons précurseurs de la gangrène des intestins.

Le samedi, épiphénomènes suivans : chez le mari, gerçures, aphthes, phlogose à la langue et dans l'arrière-bouche; hoquet, syncopes, dépression et intermittence du pouls; délire, suppression de l'excrétion alvine et de l'urine; froid glacial des extrémités, sueur froide universelle, mort.

Le samedi, chez la femme, déjà aussi mouvemens convulsifs des extrémités. Des boissons adoucissantes et antispasmodiques abondantes, et une potion huileuse et calmante, lui font rendre, dès la journée même, plusieurs morceaux informes de champignons. Le soir, le vomissement est moins fréquent, l'urine commence à couler; une selle gluante et fétide a lieu; les mouvemens convulsifs des extrémités cessent dans le cours de la nuit. Le dimanche au matin, les coliques sont moins fortes; le météorisme est diminué. Quatre jours après, les accidens ont presque cessé; il reste une grande débilité, de l'enflure aux extrémités inférieures seulement, tremblement de toutes les extrémités, douleur fixe au-dessus de l'orbite droite. La convalescence a été longue; cependant trois mois après, la femme avait repris de l'embonpoint et sentait très-distinctement les mouvemens de son enfant » (1).

(1) Journal général de médecine, t. 15, p. 241.

FAUSSE ORONGE.

Observation d'Empoisonnement par cette plante.

« La dame Besançon , blanchisseuse à Paris , rue de l'Arbre-Sec , cueillit en octobre , au bois de Pantin , plusieurs fausses oronges qu'elle fit cuire dans l'huile et qu'elle assaisonna avec de l'ail , du persil et de la ciboule. Deux de ses filles , un étranger et elle , en mangèrent : une heure après le repas , elle sentit du malaise , des faiblesses et des envies de vomir ; l'étranger et ses filles éprouvèrent les mêmes accidens un peu plus tard : le tartre stibié et l'eau chaude , administrés promptement à ces quatre personnes , les guériront ; la mère , âgée de soixante ans , eut la fièvre pendant deux ou trois jours. Il est bon de remarquer que cet empoisonnement n'a été accompagné d'aucune douleur et d'aucune colique » (1).

Description de la fausse Oronge.

Agaricus muscarius. LIN.

Agaricus pseudo-aurantiacus. BULLIARD. — Classé dans les champignons bulbeux , rouges , à tige collectée et blanche , de PAULET.

Fungus magnus è volvâ erumpens , pileolo supernè rubro aureo , infernè albo , pediculo annulato concolore , radice bulbosâ. (MICHEL , pag. 187.)

Son chapeau atteint six à sept pouces de diamètre ; il est d'abord convexe , et ensuite presque horizontal ; il est d'un jaune rouge , ou d'une belle couleur écarlate plus foncée au centre , et présentant des taches blanches en plusieurs endroits ; quand il est jeune , il n'est pas en-

(2) Encyclopédie méthodique , médecine , t. 4 , p. 604 , article *Champignon* , par Fourcroy.

veloppé en entier par un volva ; ses lames sont blanches , inégales , recouvertes dans leur jeunesse d'une membrane qui se rabat sur le pédicule , et forme un collier autour de lui ; ce pédicule est épais à sa base , puis cylindrique , plein , blanc , long de trois à quatre pouces.

Description de l'Oronge vraie.

Agaricus deliciosus. LIN.

Oronge franche ou oronge jaune-d'œuf. PAULET.

Fungus planus , orbicularis aureus. C. BAUHINI et MICHEL.

Ce champignon sort de terre couvert de son enveloppe (ou volva) qui est très-blanche ; il a alors la forme d'un œuf : à mesure que le champignon croît , il soulève l'enveloppe , qui , n'offrant plus assez de résistance , se rompt et laisse apercevoir la tête ronde et de couleur jaune doré de ce champignon. La surface de son chapeau est un peu visqueuse étant jeune ; elle est douce au toucher , égale , et présente de légères saillies sur ses bords : ces saillies répondent aux feuillets placés en-dessous , et recouverts seulement d'une peau en cet endroit. Le chapeau de ce champignon acquiert ordinairement cinq pouces de diamètre ; ses feuillets sont d'un jaune plus pâle que le reste du champignon. Le volva est très-épais du côté du bulbe ; on en trouve toujours des portions assez longues.

Ce champignon croît dans les bois ; il est très-rare aux environs de Paris.

Différences entre la fausse Oronge et la vraie.

Il existe entre la vraie et la fausse oronge des caractères différentiels assez marqués pour les distinguer ; mais les personnes qui ne connaissent pas bien les deux espèces peuvent trouver entre elles assez de ressemblance pour s'y tromper : c'est pourquoi je vais indiquer à quels caractères on pourra distinguer la bonne d'avec la mauvaise.

La fausse oronge est plus grande que la vraie , et n'offre point un volva complet.

L'oronge vraie , au contraire , est entièrement renfermée dans son volva , lorsqu'elle est encore jeune. Or , si l'on veut ne jamais être trompé , il ne faut manger des oronges que lorsqu'on y distingue parfaitement un volva complet.

Le chapeau de l'oronge vraie est de couleur jaune doré ; celui de la fausse est d'un jaune rouge ou d'une belle couleur écarlate , et couvert de taches blanches.

Les feuillets de l'oronge vraie sont jaunes , ceux de la fausse sont blancs.

La fausse oronge a une odeur fétide et une saveur âcre. La vraie , au contraire , a une odeur et une saveur fort agréables.

On pourra facilement éviter toute méprise , si l'on veut prêter un peu d'attention à ces caractères différentiels.

AGARIC BULBEUX PRINTANIER.

On a un très-grand nombre d'exemples d'empoisonnemens par cette espèce de champignon ; c'est pourquoi je vais indiquer ses caractères , puis ceux de l'*agaricus edulis* (BULL.) avec lequel on l'a très-souvent confondu ; après quoi j'indiquerai les différences remarquables entre ces deux champignons.

Description.

AGARIC BULBEUX PRINTANIER. *Agaricus bulbosus vernus* (BULL.)

L'agaric bulbeux printanier est entièrement recouvert d'un volva , quand il est jeune ; mais à mesure qu'il croît , il soulève cette enveloppe , qui se rompt bientôt à son sommet , et laisse apercevoir le champignon , dont le chapeau , d'abord convexe , devient concave par la suite , parce que ses bords se relèvent à mesure qu'il vieillit. Ses lames sont inégales , blanches , et recouvertes

dans leur jeunesse par une membrane qui s'étend du bulbe au bord du chapeau ; cette membrane se détache et reste au pédicule sous la forme d'un collet entier.

Le pédicule est cylindrique , épais , plein , long de deux pouces à deux pouces et demi , et garni des débris de son volva à la base.

Ce champignon est tout blanc , et présente quelquefois une légère teinte jaunâtre au sommet de son chapeau.

AGARIC COMESTIBLE.

Agaricus edulis. BULL.

Agaricus campestris. LIN.

Champignon ordinaire des prés , des friches ou de couches.

Champignon blanc à chapiteau , finement écailleux , à feuillets rosés et brunissans , de PAULET.

Description.

Ce champignon est presque tout rond , quand il est jeune , parce qu'alors il a le pédicule très-court ; il n'a point de volva. Son chapeau , qui est lisse , arrondi , et blanc , quand il est jeune , s'aplatit , devient quelquefois très-large , et prend une teinte brunâtre à mesure qu'il vieillit : on y remarque souvent de petites écailles ; ce qui est dû au desséchement de sa membrane propre , qui se fendille dans différens endroits.

Le chapeau est garni en dessous de feuillets couleur de rose dans sa jeunesse ; mais ils deviennent bruns , puis noirs à mesure que le champignon avance en âge ; ils deviennent également noirs quelque temps après avoir été cueillis.

Son pédicule est blanc , solide , court , renflé , inégal , ferme et cassant ; on voit à sa partie supérieure une petite membrane blanche qui se continue sous les feuillets , et qui se prolonge jusqu'au bord du chapeau ; cette membrane ne se remarque que lorsque le champignon est ouvert.

Ce champignon a une odeur et une saveur à peu près semblables à celles du cerfeuil.

Il croît dans les bois, les champs, les prés et les friches, où il est très-commun. C'est ce champignon que l'on sème sur couches, et dont on fait généralement un très-grand usage.

Différences entre l'Agaric bulbeux printanier, et l'Agaric comestible.

Il est très facile de se tromper à l'égard de ces deux champignons, surtout quand on va chercher l'agaric comestible dans les bois ou dans les friches. En effet, ils croissent tous deux dans les mêmes lieux, et ont un extérieur à peu près semblable. La meilleure manière d'éviter toute méprise serait de ne manger que ceux qui sont venus sur couches; mais on voit encore tous les jours (et je l'ai vu moi-même) les gens de la campagne les plus ignorans aller dans les friches ou dans les bois cueillir ces champignons avec empressement, et venir nous les vendre.

Auri sacra fames !

Est-ce ainsi que doit se faire la récolte d'une plante qui, au contraire, devrait fixer toute l'attention de celui qui s'en charge, afin d'éviter un si grand nombre d'accidens que l'on voit se renouveler tous les jours. Je vais donc indiquer les caractères distinctifs de ces deux champignons; puissent-ils être suffisans pour prévenir les méprises !

L'agaric bulbeux printanier est entièrement renfermé dans son volva, quand il est jeune; l'agaric comestible, au contraire, n'a pas de volva. Le chapeau du premier se relève et devient concave à mesure qu'il vieillit; celui de l'agaric comestible s'aplatit seulement, s'élargit, devient brunâtre, et se fendille dans différens endroits.

Les feuillets de l'agaric bulbeux sont constamment blancs; ceux de l'agaric comestible, au contraire, sont d'une couleur rose, qui

devient brunâtre, puis noirâtre, à mesure que le champignon vieillit.

On remarque toujours des débris de volva près du bulbe du champignon vénéneux. On n'en rencontre jamais dans l'agaric comestible, vu qu'il n'a point de volva.

L'agaric bulbeux est inodore, et, si on en mâche un petit morceau, on éprouve, quelques minutes après, un sentiment de chaleur brûlante dans la bouche; l'agaric comestible exhale une légère odeur agréable, et présente une saveur analogue à celle du cerfeuil.

Il sera facile, d'après ces différences, d'éviter de confondre deux plantes, dont l'une est un violent poison, tandis que l'autre, au contraire, est un aliment agréable pour beaucoup de personnes.

AGARIC BULBEUX.

Observation d'empoisonnement par cette plante.

« En 1774, vers la mi-octobre, à Surène, le nommé Boucherat et sa fille ont péri par les effets de l'agaric bulbeux; il s'est passé onze heures entre le repas et les premiers symptômes du mal. Ils éprouvèrent d'abord des anxiétés, des défaillances, des nausées, des douleurs dans les membres, des convulsions, de l'assoupissement; ils n'ont pris pour tout secours que de l'eau chaude; il ne s'est manifesté chez eux ni coliques, ni tranchées, ni évacuations. Ils sont morts le troisième jour » (1).

Description.

AGARIC BULBEUX. *Agaricus bulbosus*. (BULLIARD.)

Ce champignon est d'une taille moyenne et bien proportionnée; le dessus du chapeau est pour l'ordinaire d'un vert un peu lui-

(1) Encyclopédie méthodique, médecine, 4.^e vol., p. 600.

sant ; le reste est blanc ; cependant , lorsqu'il vieillit , le pédicule prend aussi une couleur verte. Cette couleur n'existe que dans sa membrane externe ; lorsqu'on l'enlève , le dessous , la propre substance du champignon est blanche. Avant de sortir de terre , ce champignon est enveloppé entièrement de son volva : il ressemble alors à deux noix posées l'une sur l'autre , et recouvertes d'une peau blanche , épaisse ; la noix inférieure est formée par le bulbe , qui est plus gros que le chapeau à cette première époque ; ils ont l'un et l'autre un peu plus d'un pouce de diamètre : le pédicule situé entre ces deux parties est court ; sous le volva , on aperçoit la membrane qui recouvre complètement les feuillets. A peine est-il hors de terre que le volva se déchire , et reste en grande partie attaché au bulbe sous terre ; souvent aussi une portion de cette enveloppe adhère au chapeau , et y forme des lambeaux. Ce chapeau , d'abord bombé , devient plus plat en s'étalant , et offre l'apparence d'un parasol ouvert ; il a deux , trois ou quatre pouces de diamètre.

Le pédicule droit , cylindrique , et un peu en quille , a quatre ou cinq lignes de diamètre dans son milieu , et sept à huit vers sa base ; il n'a jamais plus de cinq pouces de haut ; sa taille moyenne est de trois à quatre pouces.

La substance de ce champignon est partout blanche , ferme , un peu humide ; elle n'a pas de mauvais goût. En la pressant , on en fait sortir un suc clair comme de l'eau ; les feuillets sont blancs , mais plus clairs que la chair du chapeau , et sont d'inégale grandeur. Le collet qui flotte sur le pédicule , à un demi-pouce des feuillets , est plissé en manchette sur les bords ; on voit souvent des sillons très-fins , qui résultent de l'empreinte que les feuillets ont laissée sur cette membrane mince et délicate.

Ce champignon croît dans tous les bois des environs de Paris , particulièrement dans les endroits sombres et humides.

*Description de l'Agaric comestible à feuillets blancs , variété de
l'agaricus edulis. BUL.*

Ce champignon n'est qu'une variété de l'*agaricus edulis* de Bulliard , et *campestris* de Linnée ; il n'en diffère que par ses feuillets , qui sont blancs : il est donc inutile de le décrire , puisqu'il l'est à la page 41.

*Différences entre l'Agaric comestible à feuillets blancs , vulgairement nommé boule de neige ou champignon de bruyère , et
l'Agaric bulbeux.*

Ces deux champignons ont la même forme ; ils croissent ensemble dans le même temps ; on les confond souvent en les cueillant ; mais en les examinant avec attention , on peut éviter facilement cette funeste méprise. 1.^o L'agaric comestible à feuillets blancs porte un voile sur ses feuillets ; l'agaric bulbeux en porte un peu adhérent et flouant. 2.^o Le bon ne sort point d'un volva et n'a point de véritable bulbe à sa base , il est seulement un peu arrondi. 3.^o L'agaric comestible a une légère odeur et une saveur à peu près semblables à celle du cerfeuil ; l'agaric bulbeux n'en a point , ou il n'a rien d'agréable. 4.^o Le premier jaunit à l'air dans l'instant où on le coupe ; le vénéneux n'éprouve point cette altération , et reste blanc.

Il serait très-prudent , malgré ces différences , de ne jamais faire usage de l'agaric comestible à feuillets blancs , parce que les différences ne sont pas assez sensibles pour ne pas s'y tromper ; ainsi on fera toujours bien de ne manger que celui dont les feuillets sont roses , et qui peut facilement être distingué de toute espèce vénéneuse.

SYMPTÔMES de l'Empoisonnement par les végétaux narcotico-âcres.

Les symptômes auxquels ont donné lieu les empoisonnemens par les plantes de cette classe sont communs aux poisons stupéfiants et aux poisons âcres.

Ces symptômes peuvent, en général, se réduire aux suivans : agitation, douleurs, cris aigus, quelquefois stupeur, insensibilité, mouvemens convulsifs des muscles de la face, des mâchoires et des membres ; la tête est souvent renversée sur le dos, comme dans le tétanos ; vertiges, chute, quelquefois roideur extrême des membres, accompagnée d'une contraction générale des muscles du thorax, qui détermine l'immobilité de ses parois ; yeux rouges, saillans, insensibles aux impressions extérieures ; pupilles souvent dilatées ; organe de l'ouïe peu sensible ; bouche écumante ; nausées, vomissemens, déjections alvines : chez les uns, pouls fort, fréquent, régulier ou petit ; chez les autres, on le trouve lent et irrégulier. Enfin la mort vient terminer plus ou moins promptement les jours du malade.

Ces poisons agissent quelquefois comme les narcotiques seulement, d'autres fois comme les corrosifs. Dans ces cas, il faudrait avoir égard aux symptômes prédominans, et administrer le traitement convenable.

.. Ouverture des cadavres.

On a observé, à la suite de ces empoisonnemens, chez les uns, une inflammation commençante dans la bouche et tout le canal alimentaire ; chez d'autres, des excoriations plus ou moins profondes dans ce même canal ; enfin, chez quelques-uns, on a trouvé des points de gangrène à l'estomac et aux intestins.

Le sang contenu dans les ventricules du cœur et dans les veines est souvent coagulé peu de temps après la mort ; le cerveau et les méninges offrent souvent des engorgemens dans les vaisseaux veineux qui rampent à leur surface ou qui se distribuent dans leur tissu.

Traitement.

Si le poison a été avalé depuis peu de temps, et qu'il n'ait pas occasionné de vomissemens abondans, on administrera un évacuant composé de deux ou trois grains de tartrate antimonié de potasse, et de vingt ou vingt-quatre grains d'ipécacuanha dans une petite quantité d'eau. On aura dû auparavant essayer de provoquer le vomissement en titillant le gosier avec la barbe d'une plume, ou en introduisant les doigts dans le gosier du malade. Si on était obligé d'administrer l'évacuant indiqué ci-dessus, il faudrait cependant avoir égard à l'âge du sujet, et se conduire en conséquence.

Si le poison était déjà passé dans le canal intestinal, on ferait prendre un éméto-cathartique composé de deux ou trois grains d'émétique et d'une once à une once et demie de sulfate de soude : on donnera ensuite des lavemens purgatifs. S'il y a symptôme d'une congestion cérébrale, on aura recours à la saignée à la jugulaire.

Lorsque le malade aura rendu la substance vénéneuse par haut ou par bas, on pourra lui faire prendre des boissons acidulées, et particulièrement l'eau vinaigrée, que l'on donnera à petites doses souvent répétées; ce sera surtout lorsque le poison aura agi plus comme narcotique que comme corrosif que ce traitement sera convenable.

Si, après avoir rendu la plante vénéneuse, il se manifestait des symptômes d'inflammation, ce qui arrive presque toujours, alors il faudrait avoir recours aux boissons adoucissantes, comme aux infusions de mauve, de violette, à l'eau de gomme, etc.

Si l'inflammation paraissait un peu forte, alors on pourrait, sans crainte, faire une saignée locale au moyen des sangsues appliquées sur l'abdomen ou à l'anus; on pourrait même pratiquer une saignée générale.

*Traitement particulier à administrer dans le cas d'Empoisonnement
par ces Champignons.*

L'éther sulfurique, si vanté contre les empoisonnemens par les champignons, n'est pas sans danger, lorsqu'on l'administre avant leur expulsion; il semble au contraire aggraver les symptômes, ce que l'on a attribué à la propriété qu'il a de dissoudre leur principe vénéneux. L'éther sulfurique, au contraire, a eu des effets très-salutaires après l'expulsion des substances vénéneuses. L'émétique et les éméto-cathartiques doivent surtout être administrés dans ces cas d'empoisonnement; car la mort a presque toujours lieu lorsque ces champignons ne sont pas évacués. On favorisera donc leur expulsion à l'aide de l'émétique, et mieux encore des éméto-cathartiques, des potions et des lavemens purgatifs; car l'action de ces champignons est lente, et ne se manifeste que dix ou douze heures après leur ingestion, c'est-à-dire, quand ils sont déjà passés dans le canal intestinal. Ainsi on fera prendre au malade trois à quatre grains d'émétique unis à vingt-quatre grains d'ipécacuanha, et six ou huit gros de sulfate de soude ou de magnésie dissous dans l'eau; on administrera en outre une potion purgative et des lavemens purgatifs. Ces médicamens ne doivent pas effrayer, parce que souvent ils ont peu d'effet par la grande diminution de sensibilité dans les voies digestives. Lorsque les champignons auront été évacués, on fera prendre au malade quelques cuillerées d'une potion fortement éthérée; et on aura recours aux boissons émollientes mucilagineuses, et aux lavemens, si le malade se plaint de douleurs dans l'abdomen.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente PARISET*).

I.

Si qualia purgari oportet purgentur, confert, et facillè ferunt ; si verò contraria, difficulter. *Sect. 1, aph. 25.*

II.

Purgandum in valdè acutis, si turgeat materia, eàdem die : morari enim in talibus, malum est. *Sect. 4, aph. 10.*

III.

Elleborus periculosus est sanas carnes habentibus : convulsionem enim inducit. *Ibid., aph. 16.*

IV.

Suprà septum transversum dolores, qui purgatione egent, sursum purgante opus esse indicant ; qui verò infrà, deorsum. *Ibid., aph. 18.*

